

des plaines sans fin, des lacs aussi vastes que des mers et d'une limpidité extraordinaire, un fleuve incomparable, des rivières majestueuses et des chutes sans rivales. Le climat est salubre et le sol est fertile. La population est intelligente, forte et laborieuse. Pourquoi resterions-nous en arrière dans la marche des peuples? Refuser l'Indépendance, c'est admettre implicitement que nous sommes dépourvus de patriotisme. C'est dire que nous manquons de confiance en nous-mêmes.

Voyons quels seraient les avantages du nouveau régime?

L'indépendance dissipera les préjugés existants et consolidera l'union des provinces, elle créera un esprit véritablement national.

L'indépendance ouvrira de nouveaux débouchés au commerce et à l'industrie, car alors nous ferons nous-mêmes nos traités de commerce.

L'indépendance mettra fin au fléau de l'immigration, car alors l'armée et la marine seront de nouvelles carrières ouvertes à la jeunesse.

L'indépendance augmentera la population, car l'immigrant se dirige de préférence dans un pays libre plutôt que vers les colonies.

L'indépendance nous mettra en rapport avec l'univers entier par notre corps diplomatique et nos agences consulaires.

L'indépendance nous assurera la réciprocité de commerce avec la république voisine. Les relations sociales seraient rendues plus faciles. Les capitaux américains afflueraient alors sans obstacle sur le territoire canadien, pour développer ses industries et en faire les rivales de celles des États-Unis.

Le souffle vivifiant de l'Indépendance peut seul opérer des miracles; lui seul peut ressusciter nos industries mourantes, notre commerce ruiné, notre agriculture aux abois.

Maître de ses destinées, le Canada serait respecté et cesserait d'être une simple expression géographique.

A ceux qui disent que nous sommes trop jeunes pour devenir une nation indépendante, je réponds: "Voyez ce qu'ont fait les Américains depuis leur "émancipation."

Il y a un siècle à peine, les colonies de la Nouvelle-Angleterre se trouvaient absolument dans la pénible position où nous sommes aujourd'hui. Placées sous la tutelle de l'Angleterre, elles se voyaient exclues du monde civilisé. La gêne était générale, le commerce paralysé et les manufactures dans l'impossibilité de lutter avec avantage contre les importations étrangères. Les colonies de la Nouvelle-Angleterre traînaient donc péniblement leur chaîne, lorsqu'enfin des hommes d'action, sans distinction de parti, résolurent de briser le lien colonial, et de donner à leur pays l'indépendance, qui seule pouvait faire sa prospérité. Une guerre terrible s'ensuivit et le drapeau des États-Unis sortit de la lutte criblé de balles anglaises et couvert

de gloire. Voyez quels ont été les fruits de l'indépendance pour nos voisins. Quelle puissance, quelles richesses, quelle activité fiévreuse, quel développement, quel progrès agricole, commercial, manufacturier, quel génie dans ce jeune colosse qui, dans un siècle, a dépassé la taille de ses aînés, et chaque jour grandit encore, à l'étonnement, à l'admiration, même à la stupéfaction des autres peuples.

Nous sommes trop jeunes! mais ne sommes-nous pas aussi vieux que nos voisins? Des économistes éminents déclarent tous les jours que notre constitution est plus forte que la leur. Le parlement du Canada est l'image fidèle du parlement anglais, et nous jouissons du gouvernement responsable dans toute sa plénitude. Ici, comme en Angleterre, le vœu de la majorité du peuple régulièrement exprimé dans la branche populaire de la législature est la loi suprême. Lord Dufferin disait lui-même, il n'y pas longtemps, que pas un peuple n'avait mieux compris le jeu des institutions anglaises que le peuple canadien, et il ajoutait que le parlementarisme avait atteint son apogée au Canada. Quelle est la colonie qui a fourni des hommes publics d'une plus grande valeur que les McDonald, les Cartier, les Mackenzie et les Dorion? Quel est le peuple qui a produit une plus belle pléiade que les Thompson, les Laurier, les Chapleau et les Mercier? C'est un Canadien, Edward Blake, qui héritera bientôt du sceptre de Parnell.

Oui, mesdames et messieurs, nous sommes murs pour l'Indépendance. Des opportunistes nous disent qu'il ne faut pas trop se hâter. Messieurs, l'opportunisme a existé dans tous pays, dans tous les temps. Il y a quelques années on a voulu abolir l'esclavage aux États-Unis. Pour les opportunistes le temps n'était pas encore arrivé et ne serait probablement jamais arrivé si le président Lincoln n'avait précipité les événements et aboli l'esclavage. De même en est-il pour l'Indépendance. Les opportunistes mettront toujours des entraves à son accomplissement, si des hommes d'initiative n'accomplissent pas l'œuvre de briser le lien colonial. Il ne faut s'effrayer ni du nom ni de la chose. Il suffit d'agir avec courage et fermeté. Il y avait autrefois, au sud de l'Afrique, un cap appelé le Cap des Tempêtes. Les marins n'osaient pas affronter la mer à cet endroit. Un célèbre navigateur, Vasco de Gama, doubla le cap, qui prit désormais le nom de Cap de Bonne Espérance.

Lorsque nous aurons proclamé notre indépendance, nous pourrons aspirer à jouer ici en Amérique le rôle glorieux que la France et l'Angleterre ont joué de l'autre côté des mers. A nous appartient la noble mission de continuer sur le sol vierge du nouveau monde l'apre et immortel sillon creusé par ces deux fières nations, sur le sol historique de l'Europe. Nos concitoyens d'origine anglaise auront apporté avec eux des rives de la Tamise cet esprit pratique, ce sens des